« Les Mots de l'histoire » : retour sur une idée

Patrice Veit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/456>

DOI : 10.4000/ifha.456

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 165-175

ISSN : 2190-0078

Référence électronique

Patrice Veit, « « Les Mots de l'histoire » : retour sur une idée », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 14 février 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/456> ; DOI : 10.4000/ifha.456

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

©IFHA

« Les Mots de l'histoire » : retour sur une idée

Patrice Veit

Cette contribution rappellera un parcours de l'idée même qui a permis au projet et au séminaire « Les Mots de l'histoire » d'exister aussi bien que sa mise en pratique.

Le projet des « Mots de l'histoire » date de 2004. Il a pu être mené à bien grâce au soutien financier d'abord du CIERA, puis, à partir de 2008, de l'Université franco-allemande ainsi que grâce à la coopération institutionnelle et financière du CRIA, associé depuis 2008 à l'Institut historique allemand, mais aussi entre 2004 et 2008 de la Mission historique française en Allemagne de Göttingen, en partenariat avec différents établissements universitaires et de recherche dont le nombre a sensiblement évolué au cours des années.

Dans un premier temps, le séminaire a beaucoup circulé, entre la Maison de la recherche de Paris IV, rue Serpente, les locaux du Centre d'histoire de Sciences Po, rue Jacob, et l'EHESS, boulevard Raspail, avant de se fixer depuis la rentrée universitaire 2008 à l'Institut historique allemand grâce en particulier à l'accueil de sa directrice, Gudrun Gersmann¹. Avec ce lieu et son ambiance conviviale, le séminaire a trouvé véritablement une assise dans la mise en œuvre de l'idée d'origine comme dans la forme dans laquelle se déroule le séminaire et qui a perduré jusqu'à maintenant.

Un retour en arrière, d'abord, sur l'origine des « Mots de l'Histoire ». Le séminaire remonte à un séminaire mensuel d'histoire et d'historiographie allemandes qui s'est déroulé entre 2001 et 2004 à l'université de Paris I et auquel étaient associés l'université de Paris VII et déjà le CRIA : le but était de présenter des travaux récents d'historiens jeunes chercheurs et chercheurs plus confirmés travaillant sur l'espace germanophone et de faire un point sur quelques questions historiographiques, en y intégrant de temps à autre des collègues allemands.

Afin de poursuivre dans cette voie, tout en la renouvelant dans la forme et le contenu et lui donner une assise plus solide, les organisateurs d'alors et le CRIA en particulier ont proposé de systématiser et d'approfondir la démarche et de réserver une place plus large à la recherche allemande. Parallèlement, on avait également le souhait de chercher à

féderer la recherche franco-allemande à Paris en rassemblant autour d'une réflexion d'ordre essentiellement historiographique qui confronte points de vue français et allemand, chercheurs, doctorants et étudiants de master travaillant sur l'espace germanophone, mais pas exclusivement, dans le domaine des sciences humaines et sociales. Pierre Monnet est revenu plus en détail sur le rôle fédérateur du séminaire et son développement.

Le projet « Les Mots de l'histoire » a coïncidé, par ailleurs, avec le lancement en 2004 par le CIERA d'un appel à projets pour la réalisation de programmes de formation-recherche coordonnés – les « PFR » qui existent toujours avec un grand succès – qui permettait de réaliser entre autres un cycle de séminaires de recherche et des journées d'études. C'est ce format à la fois d'un séminaire et de journées d'études qui a été retenu pour le projet des « Mots ».

Pour ce qui est de la dénomination « Les Mots de l'histoire », l'idée en revient à Alexandre Escudier, particulièrement actif dans l'organisation du séminaire entre 2004 et 2008. Cette expression n'est toutefois pas une création *ex nihilo*. Son choix inscrit le séminaire dans la référence explicite aux tentatives des années 1920-1930 dans le sillage de la *Revue de synthèse* d'Henri Berr. « Les Mots de l'histoire » renvoie en effet au projet lancé par Henri Berr au milieu des années 1920 de vocabulaire historique, demeuré inachevé. Le but était, à travers une série d'articles sur un certain nombre de notions, d'apporter une réflexion sur la science historique qui s'interrogeait alors, dans la crise de l'histoire des années 1920, sur ses concepts et sur sa pratique. Dans ce projet s'entrevoit la volonté de dépasser les frontières disciplinaires, et l'histoire, telle que la concevait Berr, et d'entrer en dialogue avec les autres sciences humaines et sociales et même avec les sciences de la nature. Parmi les rédacteurs des articles rédigés, on trouve les noms de Marc Bloch, de Lucien Febvre (article « frontière ») ou encore de Gaston Bachelard².

Ce vocabulaire historique se situe par ailleurs dans les activités du Centre international de synthèse, qui organisa en 1929, toujours sous l'impulsion de Berr, une semaine internationale dont l'un des thèmes de réflexion était consacrée à « Civilisation. Le mot et l'idée ». À cette réflexion participèrent notamment Lucien Febvre, Marcel Mauss et le philosophe Emile Tonnelat. Dans ce cahier, une longue contribution due à Lucien Febvre porte le titre « Civilisation. Evolution d'un mot et d'un groupe d'idées », et est immédiatement suivie par celle d'Emile Tonnelat intitulée « *Kultur*. Histoire du mot, évolution du sens ». Ainsi, dans les sciences humaines et sociales des années 1920-1930, prenaient forme une réflexion sur les concepts des historiens ainsi qu'une esquisse de regard croisé entre la France et l'Allemagne. En introduction à sa longue contribution au mot « civilisation », Lucien Febvre notait : « Faire l'histoire d'un mot, ce n'est jamais perdre sa peine. Bref ou long, monotone ou varié, le voyage est toujours instructif. Mais on compte, dans toute grande langue de culture, une dizaine de termes – jamais plus, souvent moins – dont le passé n'est pas du gibier d'érudit. Du gibier d'historien, oui, dans toute la force du mot historien. »³

Ce rappel historique et historiographique – Michael Werner évoquera des initiatives plus récentes – témoigne de ce qu'avec ce projet des « Mots », nous étions déjà en illustre compagnie à travers divers projets centrés autour d'une réflexion sur les concepts et, ce faisant, sur la pratique historique. Plus près de nous, il ne faut pas oublier, bien entendu, l'entreprise de référence du côté allemand des « *Geschichtliche Grundbegriffe* ».

Fort de cette déjà longue tradition, et par ailleurs d'expériences multiples des terrains historiographiques français et allemands, que s'agissait-il de faire exactement, à travers

le projet « Les mots de l'histoire : historiens allemands et français face à leurs sources et à leurs outils » ?

Sous deux formes complémentaires, un séminaire mensuel à Paris et une à deux journées d'études annuelles se déroulant pour l'essentiel en Allemagne, ce projet entendait mener une réflexion sur les sources et les outils de l'historien en s'attachant aux mots de l'histoire, dans une double acception : mots des sources, mais aussi notions forgées ou utilisées par les historiens, le tout pensé dans la longue durée (de la fin du Moyen Âge à la première moitié du XXe siècle), dans la confrontation franco-allemande et dans une perspective pluridisciplinaire. Autrement dit, il s'agissait d'étudier ce que telle ou telle notion signifie à une époque donnée ainsi que son évolution dans la longue durée. Comment ces mots sont-ils pensés et mis en œuvre ? Quelles pratiques reflètent-ils ou induisent-ils ? Le croisement des regards français et allemands visait par ailleurs à faire ressortir les constructions historiographiques auxquelles ces termes et leur emploi renvoient de part et d'autre, les types de recherches et de méthodes sur lesquels ils débouchent, enfin les sources qu'ils mettent en jeu.

Dès l'origine, le séminaire a été construit sur le principe qu'il a conservé pour une grande partie jusqu'à aujourd'hui : chaque séance mensuelle fait dialoguer un historien français et un historien allemand autour d'une notion, d'un concept, d'un courant historiographique, en invitant chacun des contributeurs à insérer ses recherches empiriques dans un cadre historiographique plus large et à engager une réflexion sur sa propre pratique d'historien. Par ailleurs, un commentaire effectué par un intervenant provenant d'une autre approche disciplinaire, d'une autre période chronologique ou d'un horizon géographique ou historiographique différent avait ensuite pour but de mettre en perspective, de comparer les historiographies en présence suivant ce qui les rapproche ou ce qui les oppose et d'engager la discussion à l'aide d'éclairages latéraux. À partir de 2008, et à mesure que l'équipe scientifique et pédagogique du séminaire s'est élargie, il a paru préférable de confier le commentaire à l'un des organisateurs ou organisatrices du séminaire, le commentaire étant considéré comme un moment permettant, d'une part de rassembler et de comparer les tendances et les perspectives présentées et, d'autre part, de recadrer les différents éléments développés dans la perspective de la thématique du séminaire.

Depuis 2004, ce sont au total 52 séances de séminaire qui furent organisées, rassemblant 104 intervenants, complétées, en comptant cette journée de bilan, par 7 journées d'études. Christophe Duhamelle est revenu sur les thématiques du séminaire. Je ne ferai ici que quelques remarques d'ordre général, en insistant plus particulièrement sur les premières années du séminaire.

Première remarque : le choix des termes retenus a été effectué dans le souci d'un large ouverture thématique et disciplinaire – qu'il s'agisse d'histoire sociale, économique, religieuse, d'histoire des représentations et des formes artistiques ou encore d'histoire des concepts – mais aussi en tenant compte des orientations récentes de l'historiographie allemande ou française : c'est ainsi qu'on a abordé les recherches sur l'identité et la citoyenneté, sur les notions de « *Polizy* », de globalisation, sur l'histoire du corps pour ne prendre que quelques exemples.

Deuxième remarque : les différentes séances ont surtout mis l'accent sur la confrontation des historiographies et des pratiques historiographiques françaises et allemandes. Certaines rencontres ont été davantage consacrées à faire ressortir l'éventail des recherches recouvrant telle ou telle notion par-delà tel ou tel champ spécifique : ce fut le cas, par

exemple, des séances dédiées à la communication, à la consommation ou à la sémantique historique. Les interventions et débats ont fréquemment soulevé la question de la traduction des termes, des « faux-amis », qui conduisent à des accentuations différentes dans les recherches menées en France et en Allemagne. Cet aspect a été par exemple particulièrement mis en relief au cours de la séance consacrée à « Éducation-Instruction/*Erziehung-Bildung* » : celle-ci a constitué la première séance du séminaire en 2004 et a rassemblé Jean-Luc Le Cam, Stefan Ehrenpreis et Dominique Julia pour le commentaire. Il est apparu combien, en Allemagne, la notion de « *Bildung* », d'une part, l'importance de la discipline pédagogique, d'autre part, ont longtemps marqué les recherches en direction de l'histoire des idées et de la pédagogie en privilégiant la période postérieure à 1750, alors qu'en France les recherches ont été plus proches de l'histoire sociale (ainsi pour l'histoire de l'enfance ou de l'alphabétisation).

Troisième remarque : la confrontation de différentes périodes a permis de revisiter de façon plus critique certains concepts, comme par exemple celui de « communication » dépendant d'une perception centrée sur les XVIII^e et XIX^e siècles et liée au concept de modernité. Eclairé à partir d'autres époques (le Moyen Âge et l'époque moderne, comme ce fut le cas), le concept de « communication » est ainsi apparu comme étant moins coextensif à la « publicité » du discours des Lumières qu'à la « performance », à la présence physique, au régime d'une communication orale dans des espaces sociaux concrets partagés.

Quatrième remarque : il est apparu que sous la similarité de certains termes français et allemands comme par exemple « Identité/*Identität* » ou « *Konfessionalisierung* » et son décalque français « confessionnalisation » affleuraient des approches historiographiques dissemblables, qui tiennent autant aux différences dans l'appropriation du mot qu'à celles de deux traditions scientifiques reliant un champ lexical apparemment univoque à des domaines d'objets sensiblement différents.

Dans cette première phase, le séminaire parisien s'est adossé à une série de journées d'études doctorales dont on avait souhaité qu'elles se déroulent pour l'essentiel en Allemagne et rassemblant doctorants et chercheurs français et allemands. Ces journées d'études ont été par la suite directement intégrées au séminaire, à commencer par la journée d'études consacrée à la « *Lebenswelt* » en juin 2008.

Si ces journées d'études ont pu se dérouler en Allemagne, elles le doivent pour une grande part au partenariat étroit unissant alors le projet « Les Mots de l'histoire » à la Mission historique française en Allemagne de Göttingen, mais aussi à d'autres coopérations comme avec le Département d'histoire de l'université de Dresde (grâce à Gerd Schwerhoff). Je souhaiterais m'attarder quelques instants sur ces journées, d'autant plus qu'elles étaient tout à fait complémentaires du séminaire, notamment dans leur visée de réflexivité. Un fil conducteur pour ces journées avait été retenu autour de la notion de « texte », notion qui est apparue particulièrement apte à engager une réflexion pluridisciplinaire, en même temps qu'elle incitait à explorer la relation entre « mot des sources » et « mot des historiens ».

À côté d'une première journée d'étude, intitulée « Recontextualisation de l'imprimé » et organisée à Wolfenbüttel par la Mission historique de Göttingen (juin 2005)⁴ dans le but d'aborder l'interrogation générale du « texte » compris à la fois comme source et production de l'historien, une deuxième journée, organisée à Göttingen (juin 2006) a eu pour thème : « Citer ses sources : contraintes et méthodes dans le travail historique ». La réflexion portait cette fois sur le « texte » à la fois comme source de l'historien et comme

mise en œuvre de son travail. Il s'agissait, en effet, de réfléchir à ce moment où l'historien doit intégrer la source à ce qu'il écrit, ce qui pose un triple problème : quel statut accorde-t-il au texte qu'il présente ? Quelle fonction lui ménage-t-il au sein de son propre texte ? Enfin, quelle valeur lui reconnaît-il pour la validation de sa recherche, à ses propres yeux comme à ceux des autres ? Le travail a porté, entre autres, sur le statut et la présentation matérielle de la citation, sur la nécessité ou non de la traduction, sur les modalités de la référence à tout un ensemble d'éléments qui s'inscrivent dans une évolution historique et dans des traditions nationales, tout en posant aussi des problèmes d'analyse et d'écriture souvent résolus par des compromis « artisanaux ». Il s'agissait d'envisager le travail de la citation à la fois comme un fait historique, comme un problème théorique et comme une pratique concrète, ces trois niveaux étant fortement imbriqués.

Une troisième journée, qui a eu lieu à Dresde (juillet 2006) en coopération avec le SFB « *Institutionalität und Geschichtlichkeit* », a été consacrée au thème : « Le texte et ses supports ». La réflexion portait cette fois sur la notion de texte appliquée à d'autres supports que le support purement textuel – l'image et la gravure, la musique et la partition, la photographie, le pamphlet, la chanson – et aux rapports multiples et complexes qu'entretiennent, entre autres, texte et image, imprimé et « performance ». Cette journée abordait la matérialité des textes sources dans leur « mise en texte » comme dans leurs modes d'énonciation et s'interrogeait sur la manière dont ces matérialités sont prises en compte dans la réflexion de l'historien, support comme « performativité » renvoyant par ailleurs à des régimes de textes variés. Engager la réflexion sur ces différents aspects dans une confrontation franco-allemande s'avérait d'autant plus utile et enrichissant que, si ces aspects suscitent un intérêt renouvelé de part et d'autre du Rhin, ils sont toutefois abordés dans des contextes historiographiques, à partir de sources et avec des questionnements et des méthodes souvent différents.

Enfin à Paris (octobre 2005), une autre journée a été organisée à Sciences Po, en coopération notamment avec le CEVIPOF et sous la responsabilité d'Alexandre Escudier, sur la sémantique historique sous le titre : « La sémantique historique : genèses et pratiques comparées ». Dépasant le cadre purement franco-allemand, cette réunion s'est concentrée, d'une part, sur la genèse intellectuelle croisée de la sémantique historique comme discipline en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en France ainsi qu'en Italie et, d'autre part, sur la pluralité des attendus méthodologiques sous-tendant les différents programmes de recherche en présence.

Au fil des travaux et discussions du séminaire, différents bilans ont été établis, et il est apparu que diverses pistes d'investigation devaient être davantage prises en considération. Ainsi, par exemple, la comparaison des modes de traitement des mots sources et des catégories d'analyse de part et d'autre du Rhin demandait à être élargie, en particulier par une analyse des phénomènes de réception et d'appropriation dans l'une et l'autre tradition scientifique.

La prise en considération de nouvelles pistes, l'élargissement progressif de l'équipe en charge du séminaire et sa diversification ont conduit à une évolution du séminaire et de son idée d'origine. L'équipe initiale autour d'Alexandre Escudier, de Michael Werner et de moi-même – à laquelle était associée Marie-Louise Pelus-Kaplan (Paris VII) – s'est renforcée de l'arrivée progressive de Pierre Monnet, Christine Lebeau, Christophe Duhamelle, Falk Bretschneider, Bernd Klesmann qui ont constitué l'équipe scientifique du séminaire et ont nourri de leurs réflexions et de leurs expériences la programmation et

les séances. Par ailleurs, le partenariat avec l'Institut historique allemand depuis la rentrée universitaire 2008, a permis de renforcer la collaboration avec les enseignants chercheurs allemands, mais aussi la participation de jeunes chercheurs et étudiants allemands.

L'attention à certains champs historiographiques s'est renforcée grâce à une prise en considération plus importante de couples notionnels structurant la recherche. Cette évolution a trouvé sa traduction dans le titre même du séminaire : « Historiens allemands et français face à leurs sources et à leurs outils » est devenu à partir de 2007 « Historiens allemands et français face à leurs concepts et leurs outils ».

Les objectifs du séminaire se sont déplacés, notamment sous les effets dynamiques des réflexions développées autour de l'histoire croisée. Le séminaire a souhaité porter une plus grande attention aux transferts, aux (ré)appropriations, aux importations et aux exportations de concepts clés des sciences sociales et humaines françaises et allemandes depuis la fin du XIXe siècle. Le regard s'est tourné aussi vers les temporalités, vers les délimitations disciplinaires, vers les appropriations réciproques et les effets des concepts et des pratiques scientifiques qui en sont issues. Pour reprendre l'un des textes programmatiques du séminaire : « il s'est agi moins de traquer des sujets, des contenus ou des tendances de recherche que d'identifier des instruments et des notions structurantes de la recherche française et allemande en sciences de l'homme et de la société. Il s'agissait également de réfléchir sur la manière dont les différentes cultures scientifiques véhiculent, dans les mots qu'elles emploient, ce qui pour elles « va de soi » et ce qui s'impose à elles dans le cadre plus large des sociétés où elles s'inscrivent. » À cette fin, la comparaison a été envisagée non seulement comme l'occasion de dresser un inventaire des différences, mais aussi elle-même comme un véritable instrument heuristique.

Plusieurs aspects ont constitué autant d'objectifs que les différentes séances du séminaire ont cherché à poursuivre :

- cerner les appropriations réciproques et les effets des concepts et des pratiques scientifiques qui en sont issues non seulement dans chaque pays mais aussi dans la relation et le dialogue qui unit les deux ;
- étudier les phénomènes d'importation, de transferts, de remodelage des concepts et des champs ;
- porter attention aux décalages et aux temporalités de recherche différentes et évaluer l'impact de ces décalages et de ces réceptions sur la situation actuelle des champs de recherche respectifs.

Les expériences précédentes avaient montré également la nécessité de mener une réflexion sur la traduction des concepts d'une langue à l'autre et sur les « intraduisibles ». La question de la traduction a été régulièrement au centre des discussions et une séance du séminaire en 2010 (février), conduite par Christophe Duhamelle, a placé celle des intraduisibles au cœur des débats, à travers deux notions révélatrices : « *Staatskirchenrecht* » et « laïcité ».

S'il a été privilégié, le cadre franco-allemand n'était toutefois pas conçu comme un champ clos : C'est ainsi que la réception différente d'une même proposition conceptuelle (issue par exemple du monde anglo-saxon, comme nous l'avons vu en particulier à travers la notion de « *gender* ») peut être particulièrement révélatrice pour étudier la manière dont toute réception révèle les caractéristiques de la culture scientifique qui l'accueille.

Une réflexion s'est engagée aussi sur les problèmes de périodisation, sur la question des découpages chronologiques qui ne sont pas toujours les mêmes de part et d'autre du Rhin entre histoire médiévale, moderne et contemporaine par exemple. Ces différences peuvent avoir des implications sur la composition du paysage académique et sur le découpage des chaires en France et en Allemagne, comme on a pu l'observer. De même que l'on a pu s'interroger sur les voisinages disciplinaires qui sont parfois divergents en France et en Allemagne entre les facultés.

Au fil des années, le séminaire s'est élargi, il a cherché à renouveler ses objets et ses approches, il a permis de nouer autour de lui toute une série de coopérations et a joué un rôle fédérateur dans la recherche et la formation à la recherche franco-allemande. Mais, alors que ce séminaire arrive désormais à son terme, il faut également espérer que les différentes séances ont permis, à des degrés divers, de réaliser les ambitions que « Les Mots » se proposaient d'avoir, à savoir : « faire découvrir la façon dont les autres font de l'histoire, ce qui revient à découvrir les présupposés de sa propre manière de faire » (Christophe Duhamelle). Cela n'aurait pu être possible sans les contributions de toutes celles et de tous ceux qui, par leurs textes et par leurs commentaires, ont fait la matière des « Mots » au cours de ces huit années.

NOTES

1. L'ensemble de l'équipe des « Mots » tient à remercier Gudrun Gersmann, qui a d'emblée accueilli très favorablement l'idée d'une coopération autour de ce séminaire, pour l'accueil de l'IHAP, mais aussi Bernd Klesmann, qui a participé activement à l'organisation du séminaire, Stephan Geifes ainsi que Margarete Martaguet puis Dunja Houelleu pour l'organisation logistique.
2. *Les mots de l'histoire. Le vocabulaire historique du Centre international de synthèse*, édition établie, présentée et annotée par Margherita Platania, Naples : Bibliopolis, 2000. Voir le beau compte rendu qu'en a fait François Laplanche in : *Revue de l'histoire des religions*, 220, n° 1, 2003, p. 126-127.
3. Lucien Febvre, « Civilisation. Évolution d'un mot et d'un groupe d'idées », in : *Civilisation – Le mot et l'idée*. Exposés par Lucien Febvre, Emile Tonnellat, Marcel Mauss, Alfredo Niceforo et Louis Weber, Paris : La Renaissance du livre, 1930, (http://classiques.uqac.ca/classiques/febvre_lucien/civilisation/civilisation_idee.pdf). On pourra se reporter au numéro de la *Revue de synthèse* préparé par Chryssanthi Avlami et Olivier Remaud : « Civilisations. Retour sur les mots et les idées », *Revue de synthèse*, 129, 6e série, n° 1, 2008 ; voir en particulier, Eric Briand et Marie Jaisson, « Extraits de la semaine de synthèse *Civilisation. Le mot et l'idée* (1930) », p. 147 et suivantes.
4. Pour un compte rendu détaillé de ces journées, on se reportera aux différents numéros annuels du *BullMHFA*.

AUTEUR

PATRICE VEIT

Patrice Veit est directeur du Centre Marc Bloch de Berlin.